Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1900)
Heft: 155

Artikel: Le luxe...voilà l'ennemi!
Autor: France, Jeanne
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-250150

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

duite des œuvres qui de leur nature appellent la charité et le dévouement. Mais heureusement que pour suppléer à l'indifférence manifeste des établissements officiels, l'œuvre admirable de la Sainte-Enfance est là qui sauve et élève chaque année en Chine des milliers de petites créatures que guettaient un cruel abandon et une mort certaine, sinon souvent le meurtre direct. Elle est là cette œuvre admirable avec les trésors d'amour et de tendresse des missionnaires et des religieuses pour ces infortunés petits délaissés, auxquels ils donnent, jusqu'à sept mille parfois dans un seul orphelinat, avec le pain de chaque jour, l'instruction et l'éducation qui en font des chrétiens et des hommes civilisés. On ne saurait en effet trop le répéter, et ce n'est ici en passant qu'un strict hommage rendu à la vérité des faits, il n'y a de par le monde de vraie civilisation que celle qui découlé des enseignements et de la morale sublime du Christ. Pionniers donc de la civilisation aussi bien qu'ouvriers de l'Evangile, ces missionnaires et ces religieuses leur font apprendre des métiers, leur enseignent la langue française, anglaise, etc. les façonnent en une certaine mesure, à l'européenne, les assimilent en quelque sorte à nous, et par les sympathies qu'éveille nécessairement dans leur cœur à notre endroit, ce rapprochement d'idées et de sentiments, nous assurent de leur part, comme l'ont encore mis en relief, les derniers événements de Chine, une amitié et un dévouement inviolables, au-dessus de tout éloge comme au-dessus de toute épreuve.

C'est donc simplement de la reconnaissance que l'Europe doit aux missionnaires et aux religieuses de ces contrées, et stupides plus qu'il ne peut se dire, ont été les récentes clabauderies contre eux, de certains journaux qui n'ont d'autre excuse que l'aveuglement de la passion antireligieuse. Quand des enfants en annoncent la vocation, les missionnaires leur apprennent la langue latine, et les préparent dans l'étude et la prière, au sacerdoce et à l'évangélisation de leurs compatriotes. On sait qu'un des vœux les plus chers au grand pape Léon XIII, c'est que tous les pays de missions, puissent un jour arriver à posséder chacun son clergé indigène. Mais ne nous faisons point d'illusions à cet égard, pour atteindre ce magnifique et florissant résultat, le nerf de la guerre, l'argent, est aussi le nerf des missions. Il est donc facile de voir que pour quiconque garde encore quelque amour du bien, il n'est point d'argent moins à regretter que sa modeste obole donnée à la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance. N'est-ce point ces œuvres merveilleuses alimentées par le petit son hebdomadaire ou mensuel du pauvre aussi bien que du riche, qui placent en définitive et font avancer dans les voies du progrès et de la vraie civilisation, les peuples païens et barbares qui par les liens de fraternité unissant tous les hommes entre eux, ne font pas moins partie que nous-mêmes de la grande famille humaine ?

Ce qui frappe peut-être le plus dans l'histoire de la Chine, c'est sa longue et indestructible durée qui reporte les origines de ce peuple, aux siècles les plus lointains des annales humaines. Quand les vicissitudes, les plus profondes marquent la destinée des nations, dont les unes disparaissent sous le flot des bouleversements qu'amène les siècles, n'y a-t-il pas dans cette perpétuité d'un même peuple trente fois séculaire, quelque chose d'imposant et de grandiose qui commande le respect et l'admiration ? Impossible donc de méconnaître la puissance de vitalité des institutions qui forment la base de son édifice social. Depuis longtemps déjà toutefois, apparaissent des symptômes non douteux de vermoulure profonde et de décadence prochaine. C'est surtout depuis la domination tartare que se sont manifestés ces symptômes. Dans la crainte d'avoir du dehors à subir quelque choc qui pût ébranler leur pouvoir encore mal affermi, les empereurs de cette dynastie se sont appliqués avec un soin jaloux à fermer plus étroitement que jamais l'accès de leur empire aux puissances étrangères. D'où s'est encore accrue et renfoncée la politique d'isolement de ce peuple, politique qui ne pouvait que lui être fatale. La seconde conséquence désastreuse qu'il en subit dans des intérêts de premier ordre, c'est de ce fait d'être demeuré étranger aux merveilleux progrès de l'art et de l'industrie modernes, qui, dotaient les autres nations, d'une puissance matérielle incalculable. Voilà quelle fut sa politique extérieure.

Mais non moins malheureuse ne fut d'un autre côté, sa politique intérieure. Au premier chef, elle fut subversive de l'esprit et de la force morale qui animaient les anciennes institutions. Transplantés sans cesse, suivant la règle en vigueur aujourd'hui d'un point de cet immense Empire à l'autre, les mandarins et tous fonctionnaires, deviennent forcément étrangers aux populations qu'ils sont chargés d'administrer. Et de cet état de choses découle comme inévitable conséquence, l'absence chez ceux-ci de tout souci des intérêts de leurs administrés. Mieux, leur principale préoccupation est d'amasser la plus rondelette somme d'argent possible, qu'au détriment de leurs administrés, mille moyens occultes et détournés feront glisser dans leurs mains cupides.

Il s'en est aussi suivi du même coup dans l'échange de leurs mutuels rapports, l'évanouissement de la confiance d'une part et de cet esprit paternel de l'autre qui dans la sagesse des fondateurs de l'empire de Chine devait présider au jeu de ses institutions et en constituer en quelque sorte l'essence. Lorsque les colonnes qui portent un édifice, menacent ruine, l'édifice peut-il être loin de tomber lui-même ? N'est-ce pas là l'image de la Chine que nous présentent aujourd'hui ses institutions gravemement atteintes ? Par la voix des diverses plaies en outre qui la dévorent et qui dans un temps peut-être assez rapproché, n'en feront plus qu'un cadavre de société, elle appelle des principes de force et de régénération qui puissent la relever et la sauver. Or pour cette nation ainsi que pour toutes les autres, ces principes ne peuvent être que ceux-là même qui de peuplades barbares autrefois a fait des peuples grands, forts, prospères, principes qui prennent leur source plus haut que la terre, dans les sublimes enseignements de la religion du Christ. C'est là seulement, qu'avec le relèvement de sa décrépitude, la Chine puisera à meilleure source et son unique source, le secret de la vraie civilisation.

Grâce aux prodigieux moyens de communications de nos jours, qui relient les peuples entre eux, en supprimant en quelque sorte les distances qui les séparaient autrefois, l'Empire du Milieu, quelque résistance d'ailleurs qu'il veuille y opposer, demeurera avec son immense territoire forcément ouvert aux Européens. La Mandchourie qu'avoisinent les possessions sibériennes de la Russie, est à la veille d'être cédée à celle-ci. Ne vient-elle pas déjà passer sous son protectorat ?

Incontestablement l'influence européenne ira chaque jour grandissante dans toute la Chine. Puisse-t-elle ne s'y exercer qu'au profit de cette civilisation qu'a enfantée le christianisme, la seule vraie, la seule digne de ce nom. Car ce peuple dans l'ensemble de son immense population, encore assis au milieu des ombres de la mort, ne parviendra comme tous les autres, ses devanciers, à la vie des peuple civilisés que par la lumière et sous la douce et bienfaisante action de l'Evangile.

G. MARTIN, curé de Pleigne.

FIN.

Le Luxe... voilà l'Ennemi !

Dans la conviction raisonnée et profonde de l'auteur de ces lignes, la vie, tant maudite par certains, vécue avec résignation par la plupart, ne serait pas absolument triste, et l'humanité, tant décriée, déclarée foncièrement mauvaise se laverait de ce reproche, si l'homme, enragé pour se nuire à lui-même, ne s'était créé, de gaieté de cœur, des ennemis qui finalement gâtent sa vie et le rendent méchant.

Quels peuvent être, se demandera-t-on, ces ennemis, qui, n'étant point œuvre divine, ne peuvent être immortels, et qu'il serait, par conséquent facile de faire disparaître ?

Ils sont plusieurs et fort difficiles à détruire ; on le pourrait, pourtant, en unissant dans un

---

la vie sur les muguets, allant de l'une à l'autre des petites clochettes embaumées, avec de rapides palpitations d'ailes.

Le revolver était armé. Boleslas allait-il appliquer le canon sur le front ou sur la place où bat le cœur ?

Il haletait. Ce moribond volontaire endurait une agonie. Allons ! bientôt, il aurait fini de respirer, et ses yeux, fatigués du ciel bleu, se fermeraient enfin pour jamais.

Un frisson courut d'un bout à l'autre de son corps. Une seconde encore il demeura immobile.

Pendant un demi-siècle il avait vécu en inutile, dévorant sa fortune et affligeant les siens. Eh bien ! il n'allait plus être. Dans sa folie, dans sa faute de désespérance, il ne tombait pas à genoux ; il était résolu à ne plus voir se lever de nouveau le soleil ; et pourtant, il s'arrêtait hésitant, retardant encore l'heure fatale. Une terreur écrasante pesait sur son âme ; un monde de pensées se succédaient dans son cerveau.

Allons, tour à tour, elles doivent disparaître les existences rapides et misérables de tous les êtres créés. La Puissance qui nous anime ne nous prête la flamme de vie que pour un temps bien court. Et il regardait les fleurs, à ses pieds, et qui se faneraient en un jour ; les deux papillons, voletant sur les muguets, et qui ne vivraient qu'un été. Il regardait les chênes, qui formaient au-dessus de sa tête un dôme vert ; ils tomberaient à leur heure. Un jour, une année, un siècle, n'est-ce pas la même chose dans l'espace illimité du temps ?

Il murmura :

— Ah ! que je suis fatigué de vivre, puisqu'elle ne veut pas me pardonner... Allons, le sort en est jeté !

Et, subitement, il cessa de trembler.

Sous l'empire de la folie du suicide, une envie impatiente le prenait d'entrer dans le néant, sans se dire :

— Peut-être est-ce le sommeil éternel ; mais, peut-être aussi, est-ce le châtiment d'une vie coupable ? Peut-être vais-je être confondu avec les poussières de la terre, ou peut-être mon âme, éternellement douée de vie, va-t-elle comparaître devant un Juge ? Non, ce redoutable problème que se posent, parfois les incroyants, n'arrêtait pas sa main affolée par le délire.

(La suite prochainement).

élan sincère tous les cœurs et toutes les volontés.

L'un est l'alcoolisme, la plaie du peuple ; un autre est l'ambition, qui a causé tant de malheurs et affole encore tant d'insensés... Plus tard, nous parlerons d'eux.

Le troisième ennemi, plus pervers et plus redoutable encore, surtout pour la classe moyenne, ce qui ne veut pas dire qu'il n'amène point le malheur et le crime dans les classes élevées et dans les classes laborieuses, c'est le luxe, ce mortel ennemi sans lequel, en vérité, il ferait bon vivre.

Pour les uns, il engendre le malheur, le crime, la honte ; pour d'autres la misère noire, la folie, la mort. Pour ceux qui sont *relativement* sages, inaptes aux grandes passions, la jalousie, l'aversion, le souci de jour et de nuit, l'endurcissement du cœur signalent son œuvre néfaste.

On ne prend pas garde à lui, l'infernal démon : adroit et souple, il se glisse dans le logis, il s'incorpore à l'être, soufflant à ses dévots les raisons spécieuses excusant son culte, forçant à le pratiquer. « Ne faut-il pas rehausser ma fraîche mine, plaire au fiancé que je vais rencontrer peut-être » se dit la jeune fille ; — « Charmer le regard de mon mari ? » songe l'épouse ! — « Ne point effrayer mon entourage ? » murmure l'aïeule ; — « Faire travailler l'ouvrier ? » pensent quelques autres, humanitaires et de bonne foi : — C'est un devoir d'être élégante, cela fait partie des devoirs sociaux », affirme la mondaine.

Ah ! que de choses il y aurait à dire, et comme les dire serait œuvre essentielle, œuvre de vie ! On nous proclame malades, gangrenés, pourris... Ce n'est pas vrai ! Nous n'avons guère, l'alcoolisme à part, qu'une plaie : *le luxe*... — Nos autres maux ne seraient rien, se guériraient presque seuls, si nous avions le courage de porter le fer et le feu dans le vrai mal qui nous ronge et nous épuise.

* * *

On se demande parfois quelle fatalité pousse l'ouvrier contre le patron, l'un jaloux et avide, l'autre insensible et avare.

Mais c'est lui, lui toujours, *l'ennemi*, jetant la haine entre ces hommes qui ont besoin l'un de l'autre !

Laquelle a tort ou raison, de l'orgueilleuse *patronne* étalant son grand luxe, ou de l'humble ouvrière l'enviant et l'imitant ?

Le maître s'obstine : il lui faut *tant* pour satisfaire l'insolent luxe de sa femme... *tant* pour les plaisirs de ses fils... *tant* pour les dots de ses filles, qu'on n'épousera pas sans l'argent qui donne le luxe. Donc, refus à l'ouvrier d'augmenter son salaire.

Et lui, l'ouvrier, qui pourrait même vivre et faire des économies, si l'alcool et la toilette de sa femme ne prenaient tout, réclame en vain, fait des dettes, hurle de colère, décrète la grève, meurt de faim ou tue.

A chaque échelon de la société il y aurait un exemple triste et parfois sinistre à présenter :

C'est la paysanne naïvement vaniteuse, parant sa fille, laquelle, demain, dédaigneuse, quittera le village ;

C'est la femme de l'ouvrier, dans son besoin d'avoir une robe éclipsant celle de la voisine, qui néglige le logis, supprime le bon morceau et la *chopine*, toutes choses qui retiendraient l'homme, séduit par le confortable intérieur ;

C'est la femme du petit employé, adroite et fiévreuse, en son désir de paraître concentrant toutes ses facultés, toutes ses ressources, sur sa toilette à la dernière mode, son rêve, son unique joie ;

Et celle du commerçant, puisant à la caisse, sans songer aux traites de fin de mois !... Et tant d'autres, imprudentes et folles !

Pour quel résultat, pauvres femmes ? La voisine vous jalouse, et les inconnues, plus élégantes en général, ne vous voient même pas.

Seulement le commerce périclite, le mari négligé gronde et l'ouvrier va au cabaret.

Plus haut, ou plus bas, comme on voudra, nous n'osons effleurer... Ceux qui, au moyen-âge, vendaient à Satan leur âme pour de l'or, ont été les ancêtres de certaines femmes de nos jours, coupables et ignobles autant que femme puisse l'être, sans passion autre que le luxe, le luxe infâme.

Tout en haut, dans les sommités de la fortune, on nous objectera que ceux-là ont bien le droit de faire du grand luxe, puisque après tout leur dépense est une pluie d'or pour le prolétaire, l'ouvrier, le domestique.

D'accord, si cette dépense ne dépasse pas les bornes de la raison et ne s'appelle pas gaspillage ; si la dîme du malheureux, du malade, du vieillard, de l'enfant abandonné est scrupuleusement et largement prélevée... si ce luxe ne corrompt pas le fils et le serviteur, n'excite pas les convoitises folles de la travailleuse, prête à tout pour avoir une robe comme celle-là ou le collier entrevu dans la vitrine du bijoutier.

Non contentes de semer la convoitise et d'atrophier leur cœur, ces jeunes filles, ces jeunes femmes, pour paraître plus belles et plus désirables, s'atrophient le corps, se torturant, se privant de nourriture, buvant du vinaigre, s'étouffant dans l'instrument de torture, le corset maudit...

Et si l'on voulait parler de ces mariages d'où la tendresse est absente, où l'argent est le seul mobile, que de pages il faudrait !

Alors, plus tard, ces malheureuses, chétives ou malades, les organes déformés, le cœur brisé, pleurant leur vie compromise, leur existence défloréé et perdue, tremblant pour l'enfant à qui elles n'ont pu léguer aucune vitalité, se maudissent, si elles pressentent enfin leur folie, ou aveugles, maudissent le destin... ce destin qu'elles se sont fait elles-mêmes !

* * *

C'est aux femmes que nous nous adressons. Avec raison leurs voix s'élèvent pour réclamer enfin tous les justes droits qu'elles n'ont pas ; mais que, avant de les obtenir, elles commencent donc par comprendre leurs devoirs.

Se doutent-elles que la généralité des fautes et des crimes vient de leurs luxueuses folies ?

L'homme épris du luxe a été généralement instruit par sa mère dans le culte du dieu malfaisant et séduisant... Plus tard, fût-il resté indifférent à cet égard, il sera assez insensé, assez lâche, assez stupide, pour ne pas savoir refuser à une femme l'argent nécessaire à son luxe bête et coupable. Alors, s'il n'en a pas, il s'en procure où il peut...

Voyez cet honnête homme, qui a voulu marcher droit, connaître les joies pures du foyer, les tendresses familiales, du devoir accompli, qui a cru qu'en travaillant et aimant tout serait sauvé. Sans qu'il s'en rende compte, sans même que la coupable s'en rende compte elle-même, l'influence démoralisatrice s'exerce, jour à jour, avec une force inouïe.

Chez lui, dans le sanctuaire de la famille, la perversion agit. C'est si peu, ce qui est demandé ! — Une bague, un bracelet, une robe, un bibelot, un rien ! — Et celle qui implore si câlinement est l'épouse chère, l'enfant adorée ! On cède une fois, deux fois, vingt fois, toujours !... Le gouffre des dettes se creuse lentement... On a recours, avec confusion d'abord, sans vergogne ensuite, aux expédients, aux emprunts... Une spéculation s'offre... on spécule, vendant la maison paternelle, la rente sûre au modeste revenu... On agiote, on joue, on parie... La Bourse, les courses achèvent la ruine... Une affaire louche se présente, des consciences sont à acheter... on les achète... L'argent des autres est là... on y puise... La pente est descendue...

Le luxe, la dette, le vol, l'infamie !...

Voilà l'histoire de mil iers d'honnêtes gens, à la fin du XIX siècle, en France et ailleurs.

Et tout cela par la faute du mortel ennemi, notre démon, notre plaie.

Mais le remède ! dira-t-on.

Le remède ! il est aux mains des femmes.

Ah ! si elles voulaient !

JEANNE FRANCE.

LETTRE PATOISE

Dâs le Mettembèt.

Mintenaint que lai tcheusse à fini, è pe que le dgibië r'â tranquille ; è fât qu'i vos raicontô enne tote belle aiveinture de trâs tcheussous.

In bé maitin, qu'i allô és tchairbonnières po faiçonnaî di bô, i oyiè des tchins que traquint enne tchiëvre sâvaidge. Tiain i airrivé tchû le quart de lai côte, voili qu'i trové tras hannes aivô tiétiun in fusil. Ai n'aivint dière l'air bin malin. Le premië était posai chu lai route, le second in pô pu en aimon, è pe le troigieme, in gros luron de quasiment dous métres de hâ à quart d'in petit bô.

Tôt d'in côô, voici in tchwireu que paitché comme lai foudre di bô, è peu s'en vint tot droit contre notre luron, yi péssé entre les tchaimbes, è pe le revoyché, sains qn'ai poyeuches tiriè in seul côô de fusil. Lai bête péssé ai 5 mètres di second, que laitché trâs côs de fusil, è pe le mainqué.

Tot çoli s'était fait an in vire tai main...

Le trâgième qu'était inco in aiprenti, tiudé que c'était in sainglié qu'aivait revoichay son gros caimerade, ai filé se coutchié dôs in aqueduc po le laichié péssai. Tain è leut outre, voili mon pore tchessou que se botte ai criai : Se te crevô piye, se te te cassô seulement les tchaimbes!

Ai parait bin que nian, poche que en ne l'on pu revu, lai tchièvre.

Vos comprentes djé bin que ctu que rié de bon tiuë, ce feut moi, è pe i me musé qu'ai fésint paitié de lai sociétaî protectrice des animaux, comme ci professeur de Bienne que léché paiati in sangliè qu'el aivait dos son fusil.

Dâs cte fois li, i n'ai pu djemais revu mes trâs coyats, è pe i me pense qu'ai ne teniant dière ai me rencontrai.

In djuëne coppou.

Etat civil

PORRENTRUY

Mois d'octobre

Naissances.

Du 1er. Arnaboldi Ernest-Edouard, fils de Joseph-Edouard, journalier, de Albate (Italie), et de Marie-Amélie-Fanny, née Oeuvray. — Du 5. Froidevaux Hélène-Alice, fille de Ali, horloger, du Noirmont, et de Bertha née Donzé. — Du 5. Clemençon Marcel-Charles, fils de Charles-Auguste, horloger, de Courroux, et de Ber-